Document generated on 08/09/2025 5:17 p.m.

Études d'histoire religieuse

# Roberto Perin, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 303 p. 26 $

Lucia Ferretti

Volume 75, 2009

URI: https://id.erudit.org/iderudit/038203ar
DOI: https://doi.org/10.7202/038203ar

See table of contents

Publisher(s)

Société canadienne d'histoire de l'Église catholique

ISSN

1193-199X (print)
1920-6267 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Ferretti, L. (2009). Review of [Roberto Perin, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 303 p. 26 $]. *Études d'histoire religieuse*, *75*, 149–152. https://doi.org/10.7202/038203ar

Tous droits réservés © Société canadienne d'histoire de l'Église catholique, 2009

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

doute que Gilles Pageau aurait aimé aller plus loin dans la reconstitution de la mémoire de sa grand-mère si d'autres sources avaient été disponibles. On peut alors se demander s'il n'aurait pas mieux valu limiter ses ambitions et présenter le journal de Clara pour ce qu'il est : le témoignage rare et précieux d'une jeune fille au destin infiniment commun.

Catherine Charron
Département d'histoire
Université Laval

Roberto Perin, *Ignace de Montréal. Artisan d'une identité nationale*, Montréal, Boréal, 2008, 303 p. 26 $

Enfin ! On l'attendait depuis longtemps. Issu de sa thèse de doctorat et bonifié par les travaux de toute une carrière, l'ouvrage que propose Roberto Perin développe sa réflexion sur ce « géant » (p.19) qu'a été monseigneur Bourget et sur la signification de son épiscopat dans notre histoire.

Après l'échec des Rébellions et du projet national des Patriotes, le Canada de l'Union et des premières années de la Confédération se bâtit politiquement en nation anglophone et protestante. Au même moment, la domination sociale et économique de la bourgeoisie anglo-protestante s'appesantit sur une société canadienne-française bouleversée par la révolution industrielle. On ne comprend l'épiscopat de Bourget, selon Perin, que si on le situe dans ce contexte de violence structurelle et parfois délibérée qui s'exerce alors tangiblement contre les Canadiens français. Sa lecture est que l'évêque, en homme habité d'une spiritualité et d'un sens national aussi profonds que concrets, a su proposer à son peuple un nouveau modèle d'identité nationale fondée sur la religion catholique et sur l'Église. Ce faisant, il a dressé contre lui tous les pouvoirs de son temps, qui ont réussi à le vaincre et même à léguer à une majorité d'intellectuels et d'universitaires de la seconde moitié du XX$^{e}$ siècle le portrait caricatural qu'ils avaient peint de lui. En revanche, Bourget a rapidement rallié les classes plus populaires : elles se sont massivement approprié un modèle d'identité nationale qu'elles ont reconnu en phase avec l'époque et en ont les premières assuré le succès. La survie de la nation canadienne-française était dès lors reconduite pour un autre siècle. C'est alors que la langue et l'État québécois ont pris peu à peu le relais de la religion et de l'Église comme trait distinctif de l'identité nationale et outil de l'affirmation identitaire. C'est ce qui fait de Bourget « une figure marquante non seulement pour le XIX$^{e}$ siècle mais aussi pour le Québec contemporain » (p.267) et de son œuvre un héritage dont « les Québécois devraient davantage apprécier la valeur » (p.22).

Le premier chapitre brosse le contexte, on vient d'en parler. J'ajoute seulement ceci : dans le Canada d'après 1840, dit Perin, le projet de Bourget n'est ni isolé ni anachronique ; faire de la religion l'élément primordial de l'identité nationale est une tendance présente également chez les Anglo-protestants, touchés par le réveil religieux en cours en Grande-Bretagne et aux États-Unis. Dans ce chapitre, Perin présente aussi son personnage. À mon avis, il aurait pu mieux voir ce que ses origines sociales modestes pourraient expliquer de son épiscopat. Contrairement à tant d'autres protagonistes de cette histoire, qui proviennent de l'élite seigneuriale, intellectuelle ou professionnelle, Bourget ne pourra pas s'appuyer sur des frères ou des cousins bien placés dans les appareils politique, juridique ou même ecclésiastique et qui tissent entre ceux-ci des complicités naturelles dont l'évêque est exclu et dont jouiront ses adversaires. Mais il n'aura pas non plus avec les pouvoirs les plus puissants leur attitude trop souvent bonne-ententiste à tout prix, même celui des droits de son peuple, si typique des élites. C'est d'abord aux classes populaires dont il est issu que sa solidarité le liera toujours.

La première partie est placée sous le signe des réalisations (1840-1858). Dans les chapitres II et III, Bourget fait de la métropole industrielle que la bourgeoisie anglo-protestante est en train de bâtir une ville où les ouvriers catholiques pourront quand même se reconnaître, et qu'ils pourront s'approprier. Avec l'aide des congrégations religieuses, de donateurs comme les Berthelet, de l'architecte Victor Bourgeau et, Perin ne le montre pas assez, celle du peuple lui-même avant tout, Bourget étend la présence catholique sur le territoire entier de la ville. Au contraire des temples protestants, généralement solitaires, les églises catholiques sont partout fortifiées de grappes d'édifices religieux de tous types qui les entourent, et forment l'armature institutionnelle de la société urbaine que les immigrants irlandais et les migrants ruraux canadiens-français investissent. Par ailleurs, la religiosité ultramontaine que Bourget encourage envahit littéralement l'espace public de ses démonstrations grandioses, abolissant la distinction chère aux protestants entre le privé et le public. Et contrairement aux professionnels libéraux qui tentent de maintenir un modèle ancien de sociabilité petite-bourgeoise, laïque, politique et masculine, Bourget favorise l'essor des confréries et des congrégations laïques qui fondent autour des églises une nouvelle culture urbaine populaire, soucieuse de rejoindre aussi les femmes, tournée vers la religion et créatrice de lien social. Au terme de cette première partie, c'est donc un nouveau marquage identitaire institutionnel et une véritable « révolution culturelle » (p.95) que Perin a présentés. Tout n'est plus neuf dans ce récit désormais, mais cela n'empêche pas d'apprécier à la fois la large vue d'ensemble et la précision des informations. On aurait peut-être seulement souhaité que, profitant des travaux de plusieurs historiennes, Perin s'attache à mieux montrer ce que

les succès de Bourget ont dû au soutien des femmes, laïques et religieuses, sur qui il n'a pourtant jamais hésité à faire peser, parfois même brutalement, tout le poids de son autorité.

La seconde partie est consacrée aux longs et pénibles conflits qui ont agité la fin de son règne (1858-1876). Que le démembrement de la paroisse Notre-Dame (ch. IV) ait pris tant d'années, que la querelle autour de la création d'une université à Montréal (ch. VI) ait pu être aussi âpre, que ces événements et bien d'autres analysés par l'auteur aient pu mobiliser tant d'acteurs jusqu'à Ottawa, Londres, Paris et bien sûr Rome, cela indique la puissance des adversaires de l'évêque. Parmi ceux-ci, le moindre n'est pas la minorité irlandaise, sur laquelle Rome mise pour conquérir l'Amérique du Nord au catholicisme et pour laquelle elle crée à Montréal cette nouveauté absolue dans le monde catholique qu'est alors la paroisse ethnique, distincte de la paroisse commune. Mais le plus acharné des ennemis de Bourget est sans doute son confrère Taschereau, qui apparaît ici très décidé à bloquer l'expression d'une école de pensée catholique différente de la sienne, porteuse par ailleurs d'une forme de nationalisme canadien-français. Notons la capacité de Perin de rendre claires les mille ramifications de ces affaires si compliquées et de dénouer l'écheveau des liens entre les acteurs, ainsi que son effort pour présenter l'évêque, avec ses erreurs, comme l'homme de premier plan qu'il fut réellement.

Le chapitre le plus original de l'ouvrage reste encore le cinquième, intitulé « Une Église-nation libre et souveraine ». Pour Bourget, l'Église catholique est la meilleure garante du développement du peuple canadien-français et celui-ci le meilleur garant de la liberté de l'Église face à l'État. Comme le pouvoir politique est aux mains de la majorité anglo-protestante, l'évêque évalue que la loi de 1851 sur la liberté des cultes et celle de 1854, rompant les liens privilégiés de l'État canadien avec l'Église anglicane, donnent toute l'autonomie qu'il faut à l'Église du Canada français, depuis sa forteresse québécoise, pour jouer son rôle de défenseur de ses droits nationaux partout au Canada. Des droits dont on s'aperçoit vite après 1867 que l'AANB, lui, ne les protège pas. Dans ce chapitre, qui analyse aussi comment la conception que Bourget se fait de l'histoire de son peuple et des droits de celui-ci influence son jeu politique, l'évêque apparaît comme un homme pour qui les Canadiens français sont pleinement chez eux au nord du 45$^{e}$ parallèle et qui n'accepte pas de s'en remettre pour la défense de leurs droits au bon vouloir des détenteurs du pouvoir politique, quand il peut exiger pour eux la justice et le respect de la loi.

L'accent étant beaucoup mis sur les querelles dont les enjeux se situaient dans la ville de Montréal elle-même, Perin ne fait que mentionner la part de Bourget dans la réorganisation de l'Église canadienne-française après 1840, dans l'essor du mouvement de colonisation et dans l'effort missionnaire. Tel

quel cependant, on doit savoir gré à Roberto Perin d'avoir rendu à Bourget sa stature, immense et fondatrice.

Lucia Ferretti
Département des sciences humaines/CIEQ
Université du Québec à Trois-Rivières

« La religion au Québec. Regards croisés sur une intrigue moderne », *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, volume 10/2 et volume 11/1 (2007-2008). 20 $

Onze articles, trois recensions, deux notes critiques et une chronique figurent au sommaire du numéro double de la revue interdisciplinaire *Globe*. Cette parution dirigée par Robert Mager et E.-Martin Meunier fait appel à des auteurs d'horizons disciplinaires variés – entre autres la sociologie, la théologie, la philosophie, les études littéraires et, bien sûr, l'histoire. Les textes analysent, d'une part, le regard que portent les Québécois sur leur passé religieux, et posent, d'autre part, la question fort complexe des rapports entre religion et modernité, chez les catholiques, mais aussi au sein d'autres confessions religieuses.

La première de ces deux dimensions est d'emblée abordée dans l'introduction qui souligne le rapport trouble, voire antagonique de nombreux Québécois à la religion et au clergé catholiques. « Ceux qui l'étudient depuis longtemps le savent bien : s'intéresser à la religion, c'est s'exposer à la suspicion de ceux qui la tiennent pour dépassée et exsangue, ou la considèrent comme une réalité dont on aurait trop parlé et qu'il faudrait taire, en attendant qu'elle s'éteigne d'elle-même ». Le diagnostic, sans doute fondé pour les années 1970, vaut-il encore pour aujourd'hui ? La note critique de Jean-Philippe Warren, à la fin du numéro, montre, en tout cas, que l'histoire intellectuelle, politique et sociale québécoise ramène inévitablement au devant de la scène de nombreuses figures du catholicisme. Même l'auteur le plus résolu à faire abstraction de la présence de l'Église finirait tôt ou tard par la croiser sur son chemin, tant son influence et sa présence ont été grandes. Reste à voir quel traitement est actuellement fait de cette question par les chercheurs. À cet égard, Warren montre bien que le jugement des uns se teinte d'empathie – même de nostalgie – et qu'il s'affirme nettement plus critique chez d'autres. Plus révélateur encore du rapport au passé catholique, l'oblitération du religieux dans plusieurs études pourtant consacrées à des figures cléricales marquantes (Gérard Dion et Lionel Groulx, notamment) témoigne des difficultés (ou des réticences) qu'éprouvent maints auteurs à intégrer véritablement la dimension religieuse et spirituelle à l'analyse historique. Concédons toutefois que l'appréhension de ces aspects pose de